

Le Doute de Cosme

I.

La paroi de roche immense est suspendue au-dessus du cloître et les chimères qui décorent les arcades, à l'instar des cariatides, semblent prêtes à soutenir ce poids infernal si jamais il venait à se détacher de la montagne. Sculptés par les moines précédents, ces êtres fantasques semblent avoir été prévus pour pallier la catastrophe. Les griffons, les serpents et les dragons enlacés autour des colonnades sont nos gardiens contre l'usure du temps. Qu'il est vain pourtant de vouloir se défendre contre l'inattendu.

Encore tout à l'heure, mes pensées se sont égarées lorsque je m'occupais à traire cette pauvre chèvre au pelage zébré par l'ombre des bardages de la grange. J'aimerais l'interroger, lui dire : « La vie ainsi faite est-elle belle ? » Mais à quoi bon ? Peut-être le bonheur est-il une idée qui sied aux hommes seulement. L'hiver se passe dans la pénombre des étables. L'été, le troupeau se laisse docilement orchestrer par les aboiements du chien qui à la manière d'un soliste dont la voix contraste avec le chœur, relève l'harmonie de tout l'orchestre à sa suite, et moi, je trône sur les points saillants des flancs de montagne lorsqu'il faut sortir ou rentrer les bêtes des pâturages, dirigeant de là cette symphonie. Suivre le cours des choses sans questions est l'unique issue de la chèvre mais comment croire à un bonheur passif ? Lorsqu'on ne sait rien, on peut craindre de chaque chose et les chèvres pourraient mourir de peur à chaque instant. Le précipice des montagnes les attend, la bouche béante.

II.

Enfant déjà je me demandais si le scarabée, le papillon, la fourmi avaient eux aussi une histoire. Quand les insectes passaient sur le rebord de ma fenêtre, quand je croisais quelque bête lors de mes marches dans les forêts ou les sentiers de montagne, je me demandais si ces êtres avaient eux aussi un nom, un code quelconque qui leur conférait une identité comme à moi, Cosme. Un nom rapporté des contrées orientales duquel on m'a paré en hommage au martyr célébré le jour où, orphelin, on m'avait recueilli au monastère. Hommage à Saint-Cosme d'Arabie à qui il manque aujourd'hui un frère jumeau. L'abbé m'avait tout dit de cette histoire lorsqu'encore jeune moine, on m'avait chargé de la bergerie du monastère jugeant que mes origines de berger m'accorderaient le legs hasardeux d'une intuition avec les bêtes. Mon travail pour la communauté m'a valu des mérites auprès de mes frères et surtout, il m'a payé de quelques heures de liberté lorsque les bêtes devaient paître. Là, j'ai pu disposer en maître de mon temps et chaque fois mon regard se gorgeait d'images du monde. Le prieur n'en négligea pas pour autant mon éducation spirituelle et intellectuelle. Il me forma aux arts de la copie, de la lecture et du commentaire, de l'écriture, et ainsi, le monde extérieur devint progressivement source d'étude dans mon esprit.

Je n'ai bien sûr gardé aucun souvenir du jour de mon arrivée, seule mon imagination me promettait une forme de mémoire. Presque soixante ans plus tard, je rêve encore de ce jeune couple de bergers miséreux qui m'avait déposé là, cherchant à me sauver ou bien, plus

probablement, à se débarrasser de la charge d'un enfant. Je me suis fondu dans la vie monacale, taillant ma carrure de géant aux étroites cellules. La foi, pour moi, n'a pas été un choix. Si j'ai prononcé mes vœux, j'ai renoncé au reste de mon existence sans savoir à quoi je renonçais. Depuis toujours, je n'avais connu que cette possibilité de vie et n'avais pu en imaginer d'autre. J'avais tout promis. L'Ordre m'avait incorporé au monde. Sans plus de mère ni de père, sans amis, frère ou sœur, l'Ordre de Dieu m'avait rattaché à la communauté, m'arrachant à la solitude. Ç'avait peut-être été ainsi de tout temps, me disais-je parfois ; on commerçait avec des Frères car la seule compagnie de Dieu risquait malgré tout d'être anéantissante.

Le prieur Beatus s'occupait de m'enseigner la théologie. Avec la communauté déjà réduite le temps nous devenait toujours plus précieux et la charge de travail semblait quant à elle augmenter sans cesse. Mon professeur était donc forcé de dispenser son enseignement dans le cabinet des couleurs : en même temps qu'il me parlait de l'histoire sainte, il pouvait travailler les pigments. Je regardais ses mains délicates broyer le lapis ou le murex qui serviraient à dessiner les enluminures de nos bibles. Combien il était délectable d'observer la magie opérer dans la transformation chimique. Des teintes du bleu céleste gratté dans la pierre parsemée d'or au pourpre prélevé chez les mollusques, du jaune solaire donné par l'orpiment au noir profond récupéré dans les cendres de charbon, de toutes ces couleurs, Beatus était le maître. Il était pareil à un magicien qui révèle à vos yeux ce qui vous semblait jusqu'alors impensable. J'aimais les longues heures passées dans cette petite pièce sombre et poussiéreuse. Malgré la voix monotone de Beatus, l'ennui n'avait jamais atteint ce laboratoire d'observation où le vieillard travaillait à extraire les couleurs de l'univers. Cet homme aigri et imbécile mourut sans transmettre sa science. Pleins d'amertume, nous dûmes fermer les portes de ce cabinet sous les combles. Nous prîmes soin de conserver les nombreux textes illustrant l'histoire du monastère et le manuscrit de la Bible laissé inachevé. Quelque chose comme l'espoir nous poussait à croire qu'un jour, un feu ranimerait notre sanctuaire et alors, ces documents seraient de nouveau précieux. La communauté, en perdant ses membres, perdait aussi ses savoirs. À mesure que chaque partie, même infime, de notre structure disparaissait, il fallait lutter plus fort pour ne pas sombrer et s'abandonner.

III.

Géant parmi les miens, petit, tout petit lorsque d'un pas fragile j'arpentais la montagne par des chemins connus et reconnus, trop pusillanime pour en emprunter de nouveaux, je ressassais la question de ma foi. J'imaginai que les peuples par le monde finiraient par confondre Dieu et le sacré, de cela je ne pouvais douter ; il y avait bien quelque chose qui donnait la vie, un miracle dépassant la définition religieuse qu'on lui accordait. Le simple fait qu'il y ait quelque chose plutôt que rien ne garantissait pas de l'existence de Dieu mais témoignait bien de la vie. Cela seulement me suffisait à justifier l'idée de sacré. Mais Dieu ? Pourquoi attribuer cette force à une puissance unique ? Cela ne s'expliquait pas. Parfois, je craignais cette idée qu'avaient eu un jour les hommes de concéder pareille autorité à un être. Je demeurais là, à contempler cette vie de dévotion qui m'étouffait. Il y avait évidemment la tumeur qui pressait mes poumons, mais avec elle était survenu un étouffement d'une autre sorte. La communauté des moines se réduisait progressivement, les chambres se vidaient et le silence pieux des repas ne résonnait plus avec la même profondeur, ni la même communion. Dans le cloître, auquel la paroi de roche rose forme

comme un auvent, même notre source avait été tarie par la bouche de la chimère de pierre qui avait jusqu'alors déversé une eau claire.

Beaucoup d'entre nous étaient partis, allant chercher refuge plus au nord, craignant les invasions ou peut-être avaient-ils rompu avec leur Dieu chrétien. Un vent amer s'était mis à souffler depuis les plaines ; les quelques nouvelles résonnaient ici en un dernier écho affaibli et déformé. Chaque fois, elles témoignaient du changement. Chacun songeait à l'horizon qui se dessinait : ce serait la fin du microcosme qui nous avait hébergé sur les hauteurs de la terre. Insensiblement, le *Confiteor* devenait une liturgie trop souvent répétée ; la faillite à perpétuer la maison de Dieu n'aurait pas dû transparaître et pourtant elle habitait visiblement les lieux. Une peur s'était immiscée dans la règle quotidienne.

L'exemplarité régnait encore, simplement un flou ornait désormais cet idéal. L'isolement du monastère, la façade de pierre dont les tons ocre effaçaient tout contour de l'architecture apposée aux flans arides du *Monte Perdido* affaiblissant progressivement le souvenir que le reste de la société avait de ce lieu de culte, devenu avec le temps communauté d'ermites. Le commerce avec les hommes ou d'autres frères était rare, notre maigre confrérie vivait recluse, fidèle aux rites d'un autre temps. L'adoration qui habitait mes frères les encourageait dans la voie de l'oubli de soi, l'oubli de l'existence.

IV.

La ligne des montagnes tranchant le ciel demeurait toujours aussi belle malgré l'habitude que mes yeux y avaient pris mais la main de Dieu n'y jouait plus aucun rôle. Sans tout à fait me l'avouer, j'enviais le courage des moines qui étaient partis car il faut du courage pour délaissier le seul paysage qu'on ait jamais connu, et il faut autant de faiblesse pour se détourner de Dieu quand notre vie ici-bas est menacée. Depuis toujours, je n'avais connu que cette vie frugale, cernée par la nature et sa beauté, enchantement divin. Divin, c'est bien ce que j'avais pensé, puis les doutes s'étaient immiscés. Quelques fois, la tentation de fuir m'avait surpris lorsque les trajectoires de certaines chèvres téméraires avaient porté mes pas par-delà les cols des montagnes qui délimitaient notre vallée. Lorsque le monastère disparaissait de mon champ de vision, un souffle de liberté me faisait frémir. Des désirs enterrés par la règle d'obédience éveillaient l'image d'une vie de joie et de luxure. Si je pouvais, rien qu'une fois, me prêter au jeu de la séduction, qu'importe de savoir où je dormirais. Et si une fois je risais sans retenue, je ne saurais souffrir de la faim. Je mesurais combien j'aurais aimé pouvoir apprécier une vie sans Dieu mais les remords venaient déjà faire ombrage à mes rêves. Le poids de la mort croissant sur mes poumons aiguisait ma pensée, tuant toute action. Je trouvais le courage de douter de ce qui avait été ma vie mais ces doutes m'étouffaient. Je ne comprenais plus ma religion. Je n'avais plus d'aspiration à la perfection, pour la première fois, je cherchais à me comprendre. Il m'avait fallu toute une vie pour me poser cette question fatale : qu'est-ce que Dieu a à voir avec mon existence ? Par crainte d'être jugé, j'avais été fidèle aux serments, aux règles, aux devoirs. Désormais, je crains de ne plus être effrayé par ce qui pourrait advenir ailleurs. Je voulais m'occuper de ce monde que je n'avais encore qu'effleuré, qui aurait pu tout autant être dû au hasard ou à une science dont les méandres m'étaient inconnus comme une magie mathématique. Je me souviens avoir entendu parler de mathématique, j'avais vu les enchaînements de chiffres envahissant des pages entières mais je réprimais l'impression qui m'affectait à l'époque. Il y a longtemps, alors que personne encore ne

croyait aux nouvelles ébruitées du bout des lèvres au détour d'un couloir, un pèlerin avait demandé refuge pour la nuit. Cet homme m'avait montré une suite de calculs qui prouvaient l'existence de Dieu en postulant son infinité. Il m'avoua qu'il allait à la rencontre des Arabes car ils possédaient des outils plus précis pour penser le monde avec les chiffres. Il désirait que ce peuple nouveau et inconnu ne fût pas ennemi, il désirait que leurs savoirs soient partagés, comme si une réunification de toutes les idées du monde était la possibilité d'atteindre Dieu. Il voulait parvenir à Dieu par la raison, à dessein de convaincre ces étrangers dont personne ne savait presque rien de leur religion, sinon qu'elle différait de la nôtre. J'avais aimé les chiffres de ce petit homme déterminé à raisonner l'impossible, j'y voyais déjà la porte ouverte sur un tout autre monde qui m'avait effrayé. Aujourd'hui j'aurais voulu maîtriser cette science qui répondrait peut-être à mes innombrables questions. Hasard, Dieu, science suprême, n'était-ce que le nom qui distinguait les choses l'une de l'autre ou y avait-il effectivement une différence ?

Je ne pouvais partager mes doutes avec mes frères de foi, seul un rire dédaigneux m'aurait répondu et des sanctions s'en seraient suivies, voire l'exclusion pour blasphème. Alors, en ce mois de février 713, je songeais, solitaire, à une autre vie, une vie orchestrée par d'autres règles. Mes pensées se contredisaient souvent. Les senteurs chaudes du sud et l'émulation qu'importaient avec eux les étrangers m'avaient troublé. Je ne savais rien d'eux, et la terreur se mêlait à la fascination, mais avec eux, je réalisais que la vie pouvait se jouer autrement. Je ne me rendis compte que plus tard de la violence des conquêtes et combien cela aussi mettait en péril le pouvoir divin.

V.

Mon adolescence fut marquée par la peinture de nouvelles fresques dans la chapelle. Un peintre venu d'une grande ville avait été appelé dans notre ermitage, lorsque nous n'étions pas encore pleinement des exilés du monde. Lui et trois de ses assistants vinrent représenter quelques épisodes de l'histoire sainte. Il serait impensable de dire que ces fresques étaient belles, mais quelque chose à leur vue s'agita en moi. Les figures peintes ne ressemblaient pas aux nôtres, nous voyions bien que les proportions n'étaient pas justes, mais quelle importance si les couleurs reflétaient nos sentiments, les regards nos espérances. Les scènes nous émouvaient et nous étions fiers d'en comprendre la composition. L'important nous bouleversait et les détails nous parlaient de nos vies. Une fresque en particulier me laissa des impressions si fortes que je soupçonnais le peintre de s'être amusé à me tenter. Un diable rouge trônait sur la façade de la chapelle. Le pelage se mêlait aux écailles, il y avait quelque chose de révoltant mais ses yeux vifs inspiraient le respect, une sorte d'horreur sacrée. L'effroi aurait dû me saisir à sa vue, pourtant j'étais ravi par la beauté de ce démon. Lorsque je lui fis face pour la première fois, je m'imaginais que peut-être un des visages de Dieu ressemblait à ce diable de notre chapelle.

VI.

Malgré ma santé déclinante, j'ai continué de sortir les bêtes à leur pâture. L'effort me forçait à m'arrêter régulièrement. Si mon souffle affecté me pesait terriblement au début, les pauses obligatoires devenaient un moment de prière. Sur le chemin de la grange, je m'arrêtais

parfois à l'orée de la forêt encore somnolente. Dans ces moments de silence plus pieux encore que ceux de l'oraison, j'attendais. J'attendais pour tenter d'entendre quel bruit résonne lorsque tombe un arbre, pour tenter d'entendre les échos de l'éveil du monde, pour entendre ma propre vie me revenir en un rythme cardiaque régulier.

Ce matin, le jet de lumière oblique effaçait encore un peu la profondeur des montagnes. Le ciel tacheté venait recouvrir d'un voile les bosses de géants encore enlacées par le gris de l'aube. Seules quelques éminences, dénuées de leurs pointes effilées jaillissaient hors de la barbe d'éther blanchissant la forêt. Leurs roches acérées, telles la coque d'un bateau, perçaient les ondes brumeuses que l'aurore porte avec elle. Les immortelles, pareilles à une auréole dont le jaune s'intensifiait à mesure que soleil parcourait sa trajectoire ascendante, dessinaient le contour de ces vaisseaux stationnaires.

Depuis des mois, mes pensées s'occupaient de cette invasion dont je n'avais que oui dire lorsque, par chance, je rencontrais quelque voyageur sur les sentiers désolés que je parcourais habituellement. J'ai toujours été celui à faire pénétrer au monastère les nouvelles d'ailleurs : la règle bénédictine s'opposant aux sorties du monastère, je faisais exception parmi les moines. Avec ma maladie, une léthargie avait gagné la communauté, comme si le reste du monde risquait tout autant de s'effacer. La communauté croyait voir tomber la nuit sur le monde avec l'arrivée de ces étrangers, mais c'était la fureur d'un temps où vivre caché dans les hauteurs aragonaises revenait à vivre dans l'ignorance. Bien sûr, je me doutais qu'une invasion militaire n'était pas sans conséquences funestes, je songeais aux versets de l'Apocalypse et il me semblait que tel saint Jean, je voyais *un nouveau ciel et une nouvelle terre car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus*. J'y trouvais une beauté grandiose.

Je me disais que celui à qui il incomberait de porter le poids du monde serait aussi le seul vers qui il faudrait se tourner pour s'en voir conter l'histoire, une histoire qui pèse de doutes. Parmi les choses et les époques, celui qui veut bien observer ses pairs trouvera toujours l'un de ces porteurs d'énigmes. Chaque fois qu'une question se reformule, la fin d'un univers advient. C'est peut-être pourquoi l'on juge toujours sa propre formule supérieurement à toutes les précédentes : l'oubli l'a forgé. L'histoire pourtant s'amonce et pèse sur l'Atlas du Temps.

Rien ne retenait mon imagination, je rêvais d'absolu, je voulais tout : l'obscurité de la guerre et la lueur magique qui dessinait toujours un horizon d'espérance. Je savais que jamais je ne pourrais partir, je m'octroyais un simple droit de rêver. Pour me dédouaner de ma culpabilité, je me persuadais que c'était offense faite à Dieu de ne pas profiter et jouir de toutes les merveilles qu'il a mis à notre disposition. Sans cesse mes pensées me portaient contre ce monde qui ne me convenait pas et pourtant, jamais je n'y aurais renoncé. Je repensais à ce que j'avais lu dans les versets, dans le Cantique et l'histoire ; accueillir la nouveauté nécessitait du temps. Un temps précieux évidemment, mais nécessaire. Je n'ai jamais cru que l'heure du Jugement dernier ait déjà sonné ; il faut reconnaître la force destructrice des hommes car cela aussi est l'œuvre de Dieu.

La curiosité me rendait hardi dans mes recherches. Je parvins à m'informer un peu sur ces étrangers, leur langue par exemple était arrangée de signes qui dessinaient les choses comme une abstraction. Ces formes nouvelles que j'étais parvenu à voir sur un manuscrit obtenu clandestinement dans le village de la vallée voisine me firent impression. La beauté de cette découverte renforçait mon amour de toute chose et surtout de l'inconnu. Pourtant, un sentiment amer persistait, la maladie m'avait déjà trop gagné. Je ne savais plus à quoi j'avais voué ma vie. Celle-ci me paraissait insignifiante maintenant que je découvrais un nouvel univers de possibles. Une vie vaine, sanctifiée par les hauteurs. Mon souffle me pressait chaque jour un peu plus et

mon imaginaire me portait de l'autre côté de la frontière de l'Hispanie, là où tout autre chose émergeait. Je savais que des violences sévères réprimaient les gens partageant mon culte, mais ne sachant plus à quoi me fier, cela m'importait peu. J'aurais aimé que chacun puisse cultiver un bien simplement humain : un amour pur, non pas pour Dieu mais pour un être de chair dont le sang chaud bat dans les veines, dont les erreurs sont aimables. L'idée que Dieu fût en toute chose me paraissait illusoire, car sinon, Il m'avait trahi, Il m'avait leurré et par sa faute j'avais perdu le monde. J'ai vécu esclave d'un fantôme millénaire. Malgré la fin de mon illusion, la peur de faillir aux yeux de celui qui avait longtemps été mon Dieu me déchirait. Peut-on sortir de la prison dans laquelle on s'est soi-même enfermé ?

VII.

Le jour où, avec une grande discrétion, une femme se fit introduire pour un entretien des plus confidentiels avec les moines du monastère, je vis une lueur dans la nuit ; ma solitude s'estompait déjà un peu. Elle tenait par la main un jeune garçon, toi Ansurio, mon disciple, mon fils, mon bien aimé. Tes yeux brillaient déjà de tous les amours du monde et pour ce regard, je t'aimai immédiatement. Déjà avancé dans la maladie, je me savais égoïste d'accepter la requête de cette femme : t'introduire dans les ordres de Dieu, te cacher aux yeux du monde pour que Dieu t'enveloppe de sa protection et de sa bonté infinie, nous disait-elle. J'insistai auprès de mes frères sur la nécessité de perpétuer la lignée dans la maison de notre Créateur et me proposai de prendre la charge de cette éducation ; mais rien de cela ne m'importait. J'allais enfin pouvoir partager avec un autre cette nuit qui enveloppe les hommes dans le doute. Tu étais jeune et je voulais te donner toutes les réponses que je n'avais su démêler que trop tard. Je vis en ce jeune garçon âgé d'à peine dix ans, toute l'éternité s'ouvrir à moi : tu étais mon envoyé, mon veilleur dans la nuit. Pourtant, sans pouvoir l'expliquer, j'avais la certitude que tu n'étais pas un don de Dieu. Ta mère ne condescendit à aucune information sur ton origine, l'oubli devait noyer ta naissance ; ô bonheur, c'est moi qui allais te faire naître comme un fils.

La présence d'Ansurio me distrait de ma culpabilité envers Dieu. Je lui montrai le simple plaisir de creuser la terre, la façon dont mes longs doigts s'emmêlaient aux racines des branches de thym bouturées, la délicatesse avec laquelle il fallait soigner les tiges novices des plants de tomates ou les fleurs des courges...tout le ravissait. Je parvins, je crois, à lui partager l'adoration pour les beautés fugaces du monde. Lui m'offrait, en remerciement, la joie du rire comme si rien d'autre ne pouvait convenir à la vie. C'est dans le carré des arômes, le plus éloigné des fenêtres des cellules monacales, que je parlais à Ansurio en toute liberté. Dans ce jardin des merveilles, nous ne pouvions être vus de Dieu : je parlais librement à cet enfant adoré. Nous nous sentions en-dehors du temps, les parfums nous enivraient, les montagnes étaient notre royaume ; jamais bonheur n'aurait pu être plus grand si mes remords de t'empoisonner de mes doutes ne flottaient pas à l'horizon tel l'orage prêt à éclater.

En le disant dès le début au doute, je risquais de pervertir Ansurio. En semant d'emblée ce venin dans son âme, je le condamnais. Les cieux lui demeureraient impénétrables. Mais parce qu'aucune garantie ne m'avait été donnée par Dieu, j'avais préféré lui offrir la vision de la beauté et le sentiment d'amour. Voilà ma seule consolation, mon tendre enfant saurait au moins jouir de sa vie. Comme il m'était cruel de penser à ma fin proche qui allait me séparer de cette source de joie, survenue trop tard pour pouvoir partager tout mon amour en réserve.

Je craignais de ne pas à être à la hauteur de mes promesses faites à Ansurio. J'étais enfin en mesure de juger par moi-même, mais comment ne pas lui imposer mes propres jugements ? Je cherchais à susciter son étonnement face aux détails les plus infimes et insignifiants. J'attirais son attention tant sur les versets de la Bible que sur les essais de sciences naturelles que je parvenais à faire pénétrer dans le monastère, sous couvert de la nécessité d'améliorer les soins des bêtes ou l'entretien du potager. Je tâchais de répondre à ses questions mais je me devais aussi d'être sincère et je ne pouvais retenir mes propres questions. Je lui parlais beaucoup du temps, combien notre vie pouvait se définir par un compte rigoureux des heures. Je lui disais aussi combien l'imagination pouvait abolir les frontières, faire passer le temps plus vite ou plus lentement. Je lui répétais de ne se fier qu'au rythme des battements de son cœur, il y trouverait la vie. Le cadran solaire gravé sur les murs du cloître ne lui indiquerait que la durée concédée par le soleil. Je cherchais à lui faire découvrir le lieu sacré de sa propre vérité, s'il la trouvait en Dieu, alors cela aurait été le message ironique du Créateur à mon égard mais je n'y croyais pas. Je presentais qu'Ansurio saurait s'orienter sans guide dans la nuit et les périls du monde. Je le sus le jour où il m'avoua ne pas comprendre pourquoi il devrait vivre dans l'espoir de pénétrer le paradis du ciel, si le bonheur pouvait se trouver sous le ciel ? Je demeurai coi, de joie, de stupeur et de honte. Je dus marmonner une réponse insatisfaisante. Comment lui faire part de mon vertige face au néant qui moi-même me cernait ?

VIII.

L'exaltation qui s'emparait de moi au seuil de ma vie me paraissait parfois d'un cynisme tragique. Et puis, dans ces moments où la nuit m'enveloppait de nouveau, les grands yeux ronds d'Ansurio se posaient sur moi. Les longs cils noirs battaient doucement, laissant apparaître le vacillement d'une lueur qui flamboyait tout au fond de cette iris grise. Dans ce frémissement des paupières, je me rappelais que cette simple petite flamme de l'amour partagé, ce bonheur, si fragile et fugace soit-il, me portait dans des contrées où je flottais tout à la fois dans une douce béatitude et une intranquillité qui me déchirait les entrailles. Ce regard me propulsait au bord de mon propre abîme et bien sûr quelque chose de sublime émanait de ces étendues infinies. Dieu avait-il voulu m'envoyer un messager ? Une étincelle qui raviverait toutes mes espérances ? Mais il fallait qu'il fût bien cruel pour m'avoir délaissé tout ce temps. J'avais aimé ces heures sombres de mon être, de mon existence esseulée, j'aurais simplement aimé pouvoir prendre le temps de me baigner plus longuement dans la profondeur de ces nouvelles eaux. Là me semblait être la véritable extase divine. J'aurais voulu plonger tout au fond des angoisses délicieuses qu'apporte l'amour et qui ont fait trembler une part de moi si secrète qu'elle m'était jusqu'alors inconnue. Comme ce devait être beau d'explorer toutes les dimensions et les reliefs de l'amour, la variété de ses formes, en subir toutes les métamorphoses. Ansurio m'en aura montré une des plus belles faces mais cette découverte avait aussi réveillé une soif, quelque chose d'ardent qui, gardé secret, avait fini par se consumer. Je ne pouvais m'empêcher de me demander, à quoi ressemblait le corps chaud et palpitant d'une femme ? Comment était-ce d'enfoncer ses doigts dans cette chair vive ? Comment était-ce de se saouler à en perdre la tête et d'être envahi d'un amour fraternel où Dieu n'aurait pas sa place ? J'ai des regrets mais je ne sais que trop bien combien ces regrets font partie de la règle. Malgré le vide que laissait en moi tout ce temps perdu, je savais combien de

plénitude il m'avait apporté, il m'avait donné toute la liberté d'accueillir pleinement le grand amour de ma vie. Amour si vaste.

La tragédie aurait été de ne pas avoir connu Ansurio. Voir un enfant grandir aura été une fête. Les grimaces de dégoût lorsqu'il avait goûté du vin pour la première fois ; la terreur dans ses yeux lors des accès de délires des fièvres hivernales ; la stupeur à la vue de la mise au monde des chevreaux au printemps ; l'ébahissement pour des petits rien ; le fond de nostalgie qui lui collait à la peau comme s'il savait précisément qu'ailleurs les enfants jouaient et riaient ensemble dans une insouciance que les vieillards comme moi, assaillis par la pudeur, avaient depuis longtemps appris à cacher ; les histoires rêvées ensemble et murmurées à la lueur du grand feu de la salle commune ou sous les ciels clairs d'été ; les longs silences à deux...Mais ce que je préfère encore c'est tout simplement sa voix, une voix de contralto à faire fondre toutes les barricades du cœur et qui a si souvent vibré uniquement pour moi. Simplement une voix humaine dont j'ai vu les intonations tour à tour se casser, s'envoler, rechuter et finalement gagner cette profondeur indicible, une profondeur qui semble venir de si loin, des entrailles du monde. La voix de cet enfant a fait frémir des cordes inconnues en moi lorsqu'avec hésitations elle m'interrogeait sur les plantes, les versets, l'ailleurs...

IX.

Mon souffle ne cessait de se faire plus court. Le repentir m'accablait autant que ma raison. Grâce à Ansurio, l'isolement fut plus supportable, mais la solitude demeurait. Que sommes-nous sinon des êtres seuls en proie à des chimères d'amour ? L'amour pourtant ne peut abolir la prison dans laquelle chacun cherche à devenir le seul être avec qui il peut exister. Je pensais que Dieu était l'abcès qui envahissait les idées humaines parce qu'il masquait cette tragédie première, or Dieu aura aussi émerveillé les hommes. L'entaille séparant le fidèle que j'avais été et l'apostat qui avait fini par grandir en moi me coupait la respiration. Je m'égarais toujours plus. Je pensais que jurer fidélité à l'ordre inconnu du cosmos n'était peut-être qu'un nom qui apaisait mon hostilité à l'égard de celui de Dieu.

Mes questions, j'en suis certain, resteront sans réponse, peut-être en va-t-il ainsi comme d'une nécessité. De toute façon, l'oubli estompera nos expériences pour ceux qui viendront après nous, qu'ils puissent les reproduire comme s'ils les inauguraient. Cela ne saurait être stérile. De même que le refrain des cantiques ne sert qu'à annoncer la nouvelle strophe, tout se passe comme s'il fallait sans cesse répéter nos questions pour annoncer l'avenir. Il est possible qu'Ansurio devra abandonner le monastère, seul ici il est impensable de survivre cela ne saurait être définitif. Dans quelques années ou quelques siècles, quelqu'un trouvera le chemin pour en rouvrir les portes, qu'il soit en quête de Dieu ou séduit par la beauté de nos paysages. Je pense à ces bouleversements si proches de moi, desquels je n'étais qu'un témoin lointain et peu fiable. Les étrangers deviendraient les véritables habitants de l'Hispanie, et combien de fois se produirait le même phénomène dans d'autres contrées. Je songeais que peut-être tout cela n'était que folie, mais alors elle était sacrée car le miracle de pouvoir respirer suffisait à garantir sa propre existence. Il n'y a peut-être que cela de juste : aimer la vie comme on aimerait Dieu, sinon que serions-nous ? Le monde serait-il le monde si jamais personne n'avait cherché à y faire advenir la tragédie sublime de la solitude et de l'amour ?

X.

Ce matin, je marchais en arrière, le pèlerinage avait été éprouvant. Quelque chose aujourd'hui m'a semblé différent, comme si le monde était déjà plus lointain. J'ai eu la soudaine envie de reprendre mon soliloque ou plutôt mes aveux. Ansurio, mon cher Ansurio peut-être les trouveras-tu, peut-être conserveras-tu ma mémoire ? Je suis maintenant assis à mon bureau et devant ma fenêtre sur le lierre qui tombe, j'étudie ce cloporte qui invariablement s'agrippe aux feuilles lisses, glissantes plutôt qu'au tronc rugueux épaissi par le temps et je peux juger une fois encore de la vanité des efforts déployés par l'insecte pour s'élever. Nous ne sommes pas faits autrement. Ce matin je me suis senti tout aussi insignifiant. À notre retour du pèlerinage, les immenses et abruptes parois de roche rose retenaient sur elles toute la lumière du plein soleil. Elles dessinaient cette éternelle auréole au flanc inférieur de la montagne d'où s'élèvent les sapins, les quelques hêtres aussi, dont les troncs d'un brun sombre couverts du halo de la lumière zénithale scandaient le tableau de la petite procession s'acheminant vers le monastère. Mon souffle court ne me permettait plus de suivre le rythme soutenu de mes frères. Bien que la communauté se fut réduite à une dizaine de membres seulement, nos liens de solidarité ne s'en étaient pas resserrés. Troublé par ces temps de discordes, chacun marchait barricadé dans ses prières, ses pensées ou ses espoirs. Personne, sauf Ansurio, n'avait remarqué que je peinais à surmonter la dernière côte du chemin raide et escarpé menant à *Sant d'a Penya*. Cet unique accès est aussi ce qui vaudra aux derniers moines d'être oubliés du monde et d'échapper à un destin d'apostat ou à une mort en martyr. Et moi qui suis si proche de ma propre fin, je conclus mon récit sans plus savoir si j'ai écrit pour témoigner d'un temps, par orgueil ou pour m'acquitter à l'égard de Dieu.

Il y a maintenant quelques années, j'avais introduit Ansurio en novice sans me douter que l'adolescent serait probablement le dernier des moines. Mon jeune protégé m'accompagnait régulièrement et, aujourd'hui plus que d'habitude, je lui sus gré de partager cette marche silencieuse du retour. Ce jeune moine aux gestes encore naïfs et maladroits mais dont les yeux trahissent une vivacité encore contenue, je l'avais choisi pour ce regard dans lequel chaque fois je peux lire de l'amour.